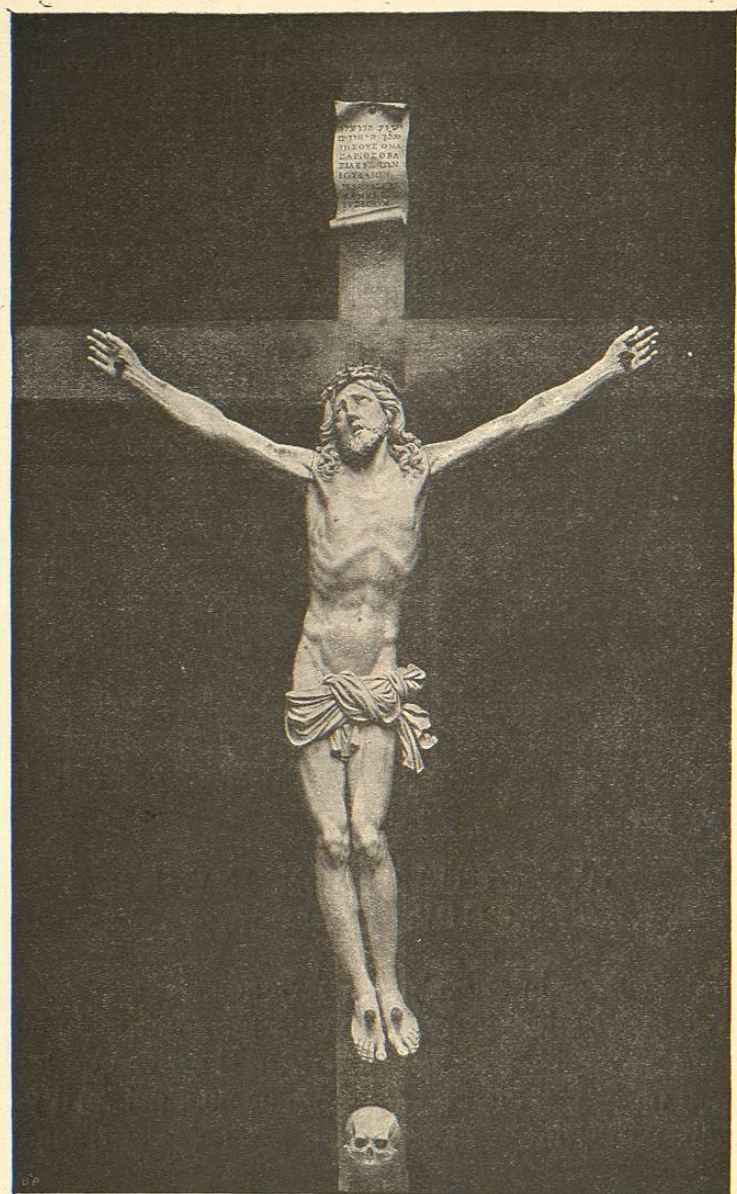


autres, ce qui fust fait ; si bien que nous avons doubles bras, qu'il faut soigneusement garder. »

Pour le coup, l'œuvre sembla parfaite, même aux exigeants Confrères. Ils laissent percer leur joie dans leur Relation : « Enfin, par la grâce de Dieu, le dit Sieur Guillermin, sculpteur, nous rendit notre Crucifix, parfait et accompli, quelques jours avant notre feste de la Décollation de S. Jean-Baptiste, si beau et si bien fait, que non seu-



LE CHRIST D'IVOIRE DES PÉNITENTS NOIRS DE LA MISÉRICORDE (1659),  
dû au ciseau de Jean Guillermin, conservé au musée d'Avignon.  
D'après la photographie de M. Michel (Avignon).

lement tout le peuple, mais les plus excellents et experts hommes l'ont tenu et tiennent pour une merveille et des plus rares pièces qui soient dans le país. »

Les Confrères ne se trompaient pas ; dans la suite des siècles, les plus experts hommes regarderont ce Christ comme une merveille et, un jour, Canova, l'immortel sculpteur du tombeau de Clément XIII, après être resté, plusieurs heures, en extase,

devant ce crucifix, dira aux possesseurs de ce trésor : « Conservez-le avec soin : on ne vous en ferait plus un pareil. »

Les Pénitents noirs furent magnanimes : « Attendu, dit le rapport déjà cité, que le dit Crucifix a été trouvé beau et bien fait, a été délibéré et conclud par le dit Sieur Recteur, conseillers et notables Confrères de payer au dit Guillermin la pistole qu'on lui avait promise par dessus son marché, attendu principalement qu'il y a fait une belle couronne d'épines et un écriteau d'ivoire ; comme aussi de lui donner une autre pistole pour les doubles bras qu'il a faits et achevés, à sa perfection (1). »

Guillermin, réjouis-toi d'avoir si légitimement gagné la pistole supplémentaire dont les rusés Confrères faisaient miroiter à tes yeux les séduisants reflets. Réjouis-toi plus encore d'avoir, par ton impérissable chef-d'œuvre, ajouté une de ses plus belles pages à l'histoire de l'art chrétien. Réjouis-toi surtout (cette récompense est la plus douce à ton cœur), réjouis-toi d'avoir, depuis plus de deux siècles, fait aimer le Sauveur mourant par tous ceux qui ont contemplé ton Crucifix d'ivoire !



## II. — LE CRUCIFIX DE BUIS.

PAR son crucifix de buis, aussi bien que par son crucifix d'ivoire, Jean Guillermin avait acquis un titre glorieux à la reconnaissance des âmes, éprises des plaies du Sauveur.

Mais tandis que l'ivoire avait été à l'honneur, le buis était tombé dans l'oubli.

En 1865, un Lyonnais (2) recevait en héritage, d'un prêtre, son parent, un christ de buis de trente centimètres de hauteur. Il le recueillit avec gratitude, bien plus comme souvenir de son saint parent que comme un objet de quelque valeur.

Près de vingt ans le crucifix resta là dans l'ombre, quand, en 1884, un visiteur, regardant cet objet, montre à son possesseur, gravés sur l'écharpe qui enveloppe les reins du Christ, ces trois mots : *Fecit Jean Guillermin.*

Les deux amis cherchent dans Larousse, au mot *Guillermin*, et lisent : *Sculpteur célèbre, auteur du fameux crucifix d'ivoire d'Avignon — a fait un christ de buis, malheureusement perdu.* Tout radieux de la découverte, l'heureux possesseur du crucifix court à Avignon avec son trésor. Devant une réunion de savants et d'artistes, les deux crucifix sont confrontés. « Les deux christes, qui ne s'étaient pas vus depuis la grande Révolution, sont mis en présence. Faut-il dire qu'à l'instant même ils se reconnaissent ?

1. D'après le calcul fait par l'auteur d'une intéressante notice, ce christ aurait donc coûté à la Confrérie et aurait été payé par elle à Jean Guillermin 40 écus blancs, soit 240 francs, plus 2 pistoles de 20 francs, soit 40 francs ; total 280 francs de notre monnaie. La dent fut achetée à Montpellier 138 francs. Ce christ, merveille du monde, serait donc revenu à 418 francs.

Nous avons dit que les Confrères mirent la question du crucifix sur le tapis, le 16 avril. A supposer que les pourparlers avec l'artiste, le voyage infructueux à Marseille, l'achat de la dent à Montpellier, aient duré une quinzaine de jours, Jean Guillermin ne se serait mis à l'œuvre qu'au commencement de mai. Le Christ était livré un peu avant la Décollation de saint Jean-Baptiste, 29 août. L'artiste, toujours d'après le même calcul, aurait donc fait ce chef-d'œuvre en moins de 4 mois. Il aurait gagné environ 2 fr. 30 par jour !

2. M. Emile Waldmann, agent de change à Lyon.

Il n'y a qu'un cri pour dire que ce sont bien là deux enfants d'un même père, deux frères nés d'un même amour (1). » Dès lors écrivains et artistes ne cessent de s'extasier sur le chef-d'œuvre arraché à l'oubli.

Écoutons M. Auguste Canron, un Avignonnais, justement épris de son christ d'ivoire, de son christ d'Avignon : ses éloges au christ rival, au christ de buis, au christ de Lyon, apparaîtront revêtus de la plus incontestable impartialité.

« Les expressions me manquent pour décrire cette œuvre admirable. La parole est impuissante à reproduire ce coup hardi du ciseau, qui, à défaut de la signature authentique et originale de l'artiste, pourrait être considéré comme sa griffe, imprimée sur son ouvrage. Et que dire de cette harmonie des lignes qui va jusqu'à la perfection, de cette science de l'anatomie qui accuse chez son auteur une connaissance achevée de la charpente humaine, et surtout de ces veines qui semblent soulever le buis et y montrer en quelque façon la circulation du sang?... On dirait que le buis est devenu transparent sous la main de l'artiste ; on croirait qu'il est revêtu d'un épiderme et on pourrait y compter en quelque sorte les muscles, les tendons et les nerfs. Si le buste eût été moulé sur un corps humain, il ne rendrait pas plus parfaitement la nature... il semble que cette poitrine se gonfle, qu'il s'y produit un effort et qu'il va s'en échapper un cri (2). »

Est-il étonnant, dès lors, qu'à la première vue de ce corps, si admirablement sculpté, le Docteur Ivaren se soit écrié, ravi d'admiration : « Quand on voudra, je me charge de faire sur cette splendide branche de buis, la plus belle leçon d'anatomie ! »

Cette branche de buis donnera à ceux qui la méditeront, mieux encore qu'une leçon d'anatomie ; elle donnera, avec le désir de l'expiation, une leçon d'amour et de renoncement.

« Dans ces deux pages inspirées (la page d'ivoire et la page de buis), Guillermin a écrit le même poème de douleur et d'amour, d'angoisse et d'espérance, de repentir et de pardon. Son génie, souverainement chrétien, a fait souffrir et penser, trembler et aimer, désespérer et prier le Verbe de Dieu fait homme. Tous ces sentiments opposés, qui se détruisent les uns par les autres, fondus ensemble par une suprême harmonie, s'échappent du corps entier du divin Crucifié.

» Le moment de la Passion qu'il a choisi est celui où la victime exhale de ses lèvres entr'ouvertes la plainte douce et terrible qui monte vers le ciel : « *Eli Eli, lamma sabacthani* : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

» Dans le buis, comme dans l'ivoire, l'expression est saisissante ; à la fois d'une énergie intense et d'une suavité touchante, elle va au cœur et l'étreint dans une angoisse inexprimable. Celui qui a porté les yeux sur cette douloureuse figure ne peut plus les en détacher. Jamais aucun artiste n'a mieux rendu ce drame mystérieux qui se passe par moitié sur la terre et par moitié dans les cieux (3). »

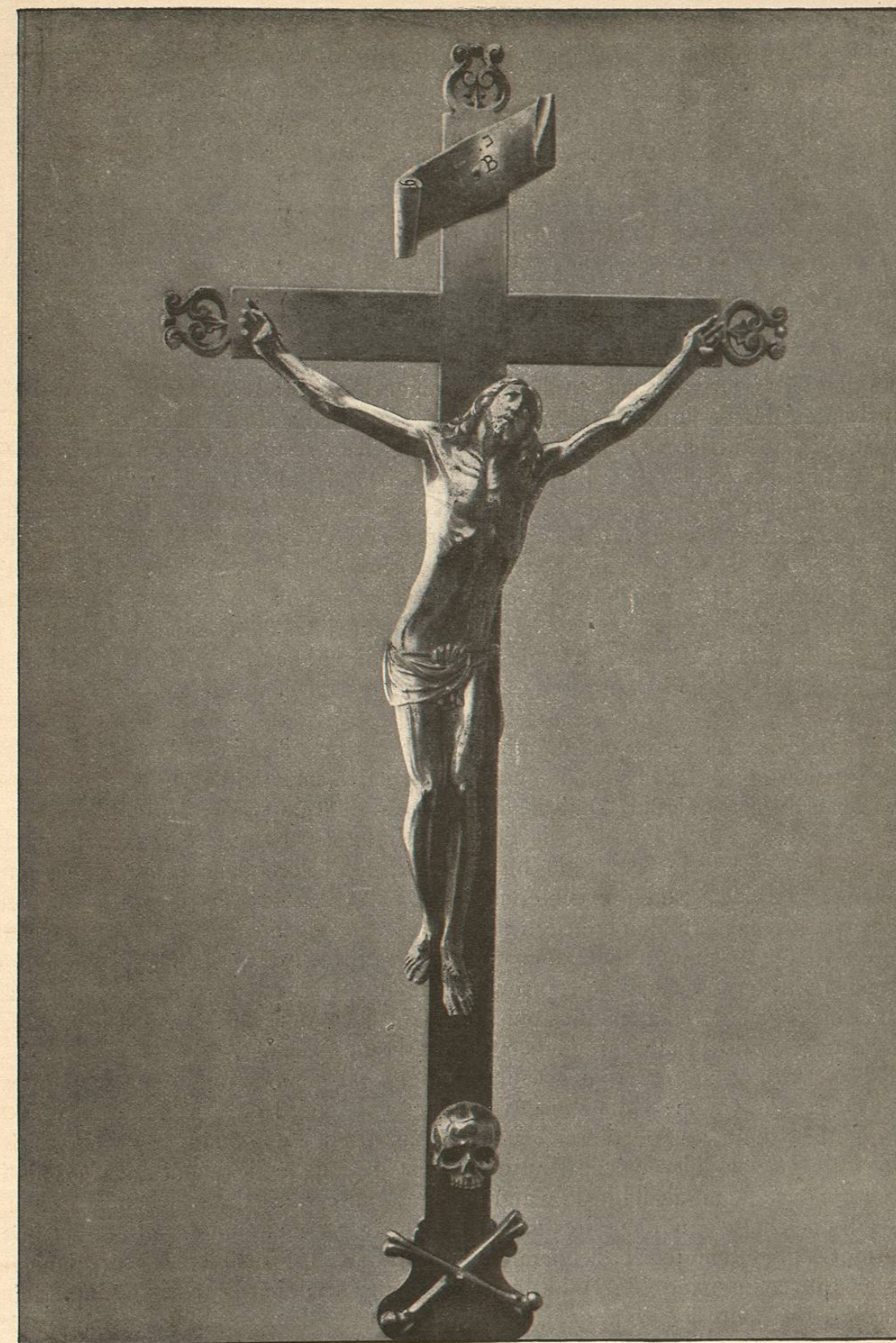
Est-il étonnant que l'auteur du christ sculpté de la chapelle catholique française de Londres, qu'Ildebrand, après avoir admiré le crucifix de buis, se soit écrié, désespéré : « Rentré chez moi, je suis bien tenté de jeter mes outils par la fenêtre, tant je me sens petit en face d'un tel maître ! »

Est-il étonnant que le célèbre Roumanille, le poète félibre, cherchant à s'expliquer la beauté surhumaine du crucifix de buis, ait cru pouvoir l'attribuer à l'intervention

1. Abbé Guinand, « Mémoire lu à l'Académie de Lyon » le 1<sup>er</sup> mars 1884.

2. Auguste Canron, d'Avignon, *Le Christ en buis de Jean Guillermin*, pages 24 et 27.

3. Abbé Guinand, *ouvrage cité*, page 15.



LE CHRIST DE BUIS DE JEAN GUILLERMIN.  
Appartenant à M. Émile Waldmann, à Lyon.  
(Cliché de Jacques Garcin à Lyon.)

d'un ange, l'ange du calvaire? Écoutez la charmante strophe provençale, et la traduction faite par l'auteur.

Quand li bourrèu en crous l'Ome-Diéu pendoulèron,  
 Un vou d'ange aguè compassioun,  
 Et pèr assoula sa passiou,  
 D'amout eiçavau dovalèron ;  
 Et pièi en plourant s'envoulèron...  
 N'en restè qu'un sus terro...  
 O Guillermin, es éu,  
 — Car l'avié vist mourènt, — que menè ti cisèu,  
 Quand ti cisèu l'escrincelèron.

« Quand les bourreaux suspendirent l'Homme-Dieu sur la croix, un vol d'anges compatissant descendit du ciel pour le consoler dans sa Passion.

» Et puis, quand ils s'envolèrent en pleurant, il en resta un sur cette terre... O Guillermin ! c'est celui-là (car il l'avait vu mourir) qui guida ton ciseau, quand ton ciseau le sculpta. » J. R.

En 1867, dans l'Exorde de sa Conférence sur « l'Art et le Christianisme », le Père Félix citait à ses auditeurs de Notre-Dame, ces paroles de Renan : « Le parfait chrétien aimera l'abjection et il sera *le contempteur et l'ennemi de la beauté*. Le chrétien ne tiendra ni à bien peindre, ni à bien sculpter, ni à bien dessiner ; il confond l'art, cette grande volupté de l'âme, avec le plaisir vulgaire : le christianisme a substitué à la beauté idéale du corps humain, la maigre image d'un supplicié tirailé par quatre clous. »

Ces paroles sacrilèges révoltent l'orateur : « Montrons, dit-il, que le Christianisme, j'entends non le Christianisme diminué, le Christianisme mutilé, le Christianisme iconoclaste, mais le vrai Christianisme de l'Église et de Rome, loin d'être *le contempteur de la beauté*, en est au contraire le divin inspirateur. Montrons comment le génie chrétien, inspiré par le souffle de Jésus-Christ, fait éclore dans le monde la plus ravissante fleur de l'art. » Le conférencier fut admirable dans sa démonstration et, parcourant les éléments de perfection que le Christianisme introduit et développe dans l'ordre artistique, il montra en effet comment le grand art trouve dans la foi chrétienne sa base la plus ferme, dans l'espérance chrétienne son ascension la plus sublime, dans l'amour chrétien son ressort le plus puissant, dans la sainteté chrétienne ses types les plus beaux et dans le culte chrétien son théâtre le plus éclatant.

Si le puissant conférencier eût voulu ajouter à sa démonstration une magnifique leçon de choses, comme jadis Vincent Ferrier et Léonard de Port-Maurice, offrant aux regards des fidèles l'effigie du Sauveur, il aurait pu, d'une main, prendre le christ d'ivoire de Jean Guillermin, de l'autre le christ de buis, et les montrant à ses auditeurs : « Est-ce là, aurait-il dit, la maigre image d'un supplicié tirailé par quatre clous ? Regardez ce chef-d'œuvre et dites-moi si Renan n'a pas menti en disant que le Christianisme est le contempteur et l'ennemi de la beauté. Non, Messieurs, le Christianisme n'est pas le contempteur de la beauté, il en est le divin inspirateur. — Guillermin, génie chrétien, dans l'ivoire et dans le buis, a fait éclore deux des fleurs les plus ravissantes de l'art chrétien. Non, ce n'est point là la maigre image d'un crucifié tirailé par quatre clous ; c'est la représentation sublime de l'humanité et de la divinité s'embrasant sur la croix pour sauver le monde ! »

Un mot encore sur l'œuvre de Jean Guillermin ; ce sera le mot d'adieu.

Avant que la fameuse délibération des Pénitents noirs d'Avignon, découverte par M. Achard, ait fait connaître l'histoire certaine du crucifix d'ivoire, l'imagination popu-

laire avait raconté sur ses origines une aimable légende qu'un tableau du Musée d'Avignon transmettra aux âges futurs.

« J. Guillermin avait un neveu, coupable de crimes affreux et, pour ce, gémissant dans un sombre cachot, en attendant l'heure de l'exécution. Par bonheur l'oncle travaille ; sans relâche il sculpte un crucifix d'ivoire. — Le jour de l'exécution arrive. — Le jeune homme marche au supplice... Soudain l'oncle survient. — Il montre aux Pénitents noirs le christ qu'il a sculpté, — c'est la rançon qu'il offre pour le coupable. En vertu du privilège qu'ils ont reçu des Papes Clément VIII et Paul V, les Pénitents, séduits par la beauté du crucifix, accordent la grâce demandée. »

Tout ceci, avons-nous dit, n'est qu'une légende ; mais c'est une allégorie aussi, une allégorie pleine d'un sens profond.

O puissance de l'art pour le bien ou pour le mal ! Tandis que dans nos Musées modernes, la seule vue des statues impures asservit les âmes, les rive au vice honteux, les enchaîne au péché, qui dira les âmes, captives du péché, prisonnières du vice, dont les chaînes ont été brisées, la liberté recouvrée par la seule vue du crucifix d'ivoire et du crucifix de buis !

